



BRANDON SANDERSON

L'EMPIRE ULTIME
Fils-des-Brumes *

Traduit de l'anglais par Mélanie Fazi

Titre original anglais :
THE FINAL EMPIRE
MISTBORN *

Première publication : Tor, New York, 2006

© Brandon Sanderson, 2006

Pour la traduction française :
© Calmann-Lévy, 2010

ISBN : 978-2-36051-010-8

Pour Beth Sanderson,

Qui lit de la fantasy depuis bien avant ma naissance
Et mérite amplement
D'avoir un petit-fils aussi timbré qu'elle.

Première partie

**LE SURVIVANT
DE HATHSIN**

Je me considère comme un homme de principes. Mais n'est-ce pas le cas de tout le monde ? J'ai remarqué que même les assassins jugent leurs actions « morales » d'une manière ou d'une autre.

Peut-être que quelqu'un d'autre, lisant le récit de ma vie, me verrait comme un tyran religieux. Il me traiterait d'arrogant. Qu'est-ce qui rendrait l'opinion de cet homme moins valide que la mienne ?

J'imagine que tout se résume à un seul fait : en fin de compte, c'est moi qui possède les armées.

1

Des cendres tombaient du ciel.

Vin regardait les flocons duveteux flotter dans l'air. Tranquilles. Insouciantes. Et libres. Les particules de suie, tels des flocons de neige noirs, descendaient sur la sombre cité de Luthadel. Ils s'égarèrent dans les recoins, charriés par la brise, et formaient de minuscules tourbillons sur les pavés. Ils semblaient d'une telle indifférence. Qu'est-ce qu'on pouvait bien ressentir quand on était comme eux ?

Vin était assise en silence dans l'un des postes de guet de la bande – une alcôve cachée construite dans les briques de l'un des côtés de la planque. De l'intérieur, un membre de la bande pouvait observer la rue pour guetter tout signe de danger. Vin n'était pas de service ; ce poste représentait simplement l'un des rares endroits où elle pouvait trouver la solitude.

Et Vin aimait la solitude. *Quand on est seul, personne ne peut nous trahir.* C'étaient les paroles de Reen. Son frère lui avait appris tant de choses, avant d'enfoncer le clou en faisant ce qu'il avait toujours promis – à savoir, la trahir lui-même. *C'est le seul moyen pour que tu apprennes. Tout le monde te trahira, Vin. Tout le monde.*

Les cendres tombaient toujours. Vin imaginait parfois qu'elle était comme elles, comme le vent, ou comme la brume elle-même. Une entité dépourvue de pensées, capable d'être simplement, sans réfléchir, souffrir ni se soucier de quoi que ce soit. Alors, elle pourrait être... libre.

Elle entendit des bruits de pas non loin d'elle, puis la trappe située au fond de la petite pièce s'ouvrit brusquement.

— Vin ! s'écria Ulef, passant la tête à travers. Te voilà !

Camon te cherche depuis une demi-heure.

C'est un peu pour ça que je me cachais.

— Tu devrais y aller, reprit Ulef. La mission va commencer.

Ulef était un échalias. Gentil, à sa façon – naïf, si l'on pouvait qualifier ainsi quelqu'un qui avait grandi dans le monde clandestin. Évidemment, ça ne signifiait pas pour autant qu'il ne la trahirait jamais. La trahison n'avait rien à voir avec l'amitié ; c'était une simple question de survie. La vie dans les rues était rude, et tout voleur skaa devait apprendre à se montrer pragmatique s'il voulait éviter de se faire prendre puis exécuter.

Et l'insensibilité était la plus pragmatique des émotions. Encore l'une des citations préférées de Reen.

— Alors ? demanda Ulef. Tu ferais mieux d'y aller. Camon est furieux.

Ça lui arrive de ne pas l'être ? Malgré tout, Vin hocha la tête et s'extirpa de l'espace étroit – mais réconfortant – du poste de guet. Elle dépassa Ulef et franchit la trappe, avança le long d'un couloir, puis d'un garde-manger abandonné. C'était l'une des nombreuses pièces du fond du magasin qui servait de façade à la planque. Le repaire de la bande était caché dans une grotte de pierre décrivant un tunnel sous le bâtiment.

Elle quitta le bâtiment par une porte de derrière, Ulef sur les talons. La mission allait se dérouler quelques rues plus loin, dans une partie plus riche de la ville. C'était une mission complexe – l'une des plus élaborées auxquelles Vin ait participé. À supposer que Camon ne se fasse pas prendre, la récompense serait effectivement fabuleuse. Dans le cas contraire... Eh bien, arnaquer les nobles et les obligateurs était une profession extrêmement dangereuse – mais nettement préférable au travail dans les forges ou les filatures.

Vin sortit dans l'allée pour rejoindre une rue sombre et bordée d'immeubles d'habitation appartenant à l'un des nombreux ghettos skaa de la ville. Des skaa trop malades pour travailler étaient tapis dans les coins et les caniveaux où les cendres flottaient autour d'eux. Vin garda la tête baissée et remonta son capuchon pour se protéger des chutes de flocons.

Libre. Non, je ne serai jamais libre. Reen s'en est assuré en partant.

— Te voilà ! (Camon braqua vers son visage un doigt épais et courtaud.) Où étais-tu ?

Vin ne laissa ni sa haine ni sa rébellion transparaître dans son regard. Elle se contenta de baisser les yeux pour donner à Camon ce qu'il s'attendait à voir. Il existait différentes manières d'être

forte. Cette leçon-là, elle l'avait apprise seule.

Camon émit un léger grognement, puis la gifla du revers de la main. L'impact projeta Vin contre le mur tandis qu'une douleur cuisante lui brûlait la joue. Elle s'affala contre le bois mais subit ce châtement en silence. Ce n'était qu'une ecchymose de plus. Elle était assez forte pour l'encaisser. Elle l'avait déjà fait.

— Écoute, siffla Camon. Ce boulot est important. Il vaut mille castelles – cent fois plus que tu ne vaux. Je ne vais pas te laisser tout foutre en l'air. Compris ?

Vin hocha la tête.

Camon l'étudia un moment, son visage grassouillet rougi par la colère. Puis il détourna enfin le regard, marmonnant pour lui-même.

Quelque chose le tracassait – sans aucun rapport avec Vin. Peut-être avait-il entendu parler de la rébellion skaa à plusieurs jours au nord. L'un des lords de province, Themos Tresting, avait apparemment été assassiné et son manoir réduit en cendres. Ce genre de perturbations étaient mauvaises pour les affaires ; elles rendaient les aristocrates plus vigilants et moins crédules. Ce qui menaçait, à son tour, d'entamer sérieusement les bénéfices de Camon.

Il cherche quelqu'un à punir, songea Vin. *Il est toujours nerveux avant un boulot*. Elle leva les yeux vers Camon, goûtant la saveur du sang sur sa lèvre. Elle avait dû laisser transparaitre un peu de sa confiance, car il l'observait du coin de l'œil et son expression s'était assombrie. Il leva la main comme pour la frapper de nouveau.

Vin décida de se servir un peu de son Porte-chance.

Elle n'en utilisa qu'une infime quantité ; elle aurait besoin du reste pour cette mission. Elle dirigea le Porte-chance vers Camon pour calmer sa nervosité. Le chef de bande marqua une pause – s'il était totalement inconscient de l'influence de Vin, il en ressentait néanmoins les effets. Il resta un moment immobile ; puis il soupira, se détourna et baissa la main.

Vin s'essuya la lèvre tandis que Camon s'éloignait en se dandinant. Le maître des voleurs était très convaincant dans ses habits de noble. C'était le costume le plus riche que Vin ait jamais vu – avec une chemise blanche en dessous d'un gilet vert foncé aux boutons d'or gravés. Le manteau noir du costume était long, selon la mode actuelle, et Camon portait un chapeau noir assorti. Des bagues scintillaient à ses doigts et il portait même une canne de duel de bonne qualité. En effet, Camon était très doué pour imiter les nobles ; quand il s'agissait de jouer un rôle, il n'avait pas son égal parmi les voleurs. À supposer qu'il arrive à maîtriser ses humeurs.

La pièce elle-même était moins impressionnante. Vin se redressa tandis que Camon enguirlandait d'autres membres de l'équipe. Ils avaient loué l'une des suites du dernier étage d'un hôtel local. Pas trop somptueuse – mais l'idée était là. Camon allait incarner « lord Jedue », un noble de campagne qui avait connu quelques soucis financiers et venait à Luthadel obtenir les derniers contrats à même de le sauver.

On avait transformé la pièce principale en une sorte de salle d'audience aux murs décorés de tableaux médiocres, équipée d'un grand bureau derrière lequel Camon allait s'asseoir. Deux hommes se tenaient derrière le bureau, vêtus de costumes officiels d'intendants ; ils allaient incarner les serviteurs de Camon.

— Qu'est-ce que c'est que ce grabuge ? demanda un homme qui entra dans la pièce.

Il portait une chemise grise toute simple ainsi qu'un pantalon, avec une fine épée attachée à la ceinture. Theron était l'autre chef de bande – cette arnaque-ci était son idée, en réalité. Il avait fait appel à Camon pour lui servir de partenaire ; il lui fallait quelqu'un pour incarner lord Jedue, et tous savaient que Camon n'avait pas son pareil pour ces choses-là.

Celui-ci leva les yeux.

— Hum ? Du grabuge ? Oh, rien qu'un petit problème de discipline. Ne t'en fais pas, Theron.

Camon punctua sa remarque d'un geste dédaigneux – s'il jouait si bien les aristocrates, ce n'était pas sans raison. Il était aussi arrogant que les membres des Grandes Maisons.

Theron plissa les yeux. Vin savait ce que devait penser cet homme : il se demandait quels risques il courrait s'il plantait un couteau dans le dos grassouillet de Camon une fois l'escroquerie terminée. Le chef de bande finit par détourner le regard de Camon pour le reporter sur Vin.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Un membre de ma bande.

— Je croyais que nous n'avions besoin de personne d'autre.

— Eh bien si, nous avons besoin d'elle, répondit Camon. Ne t'en fais pas. Ma partie de l'opération ne te concerne pas.

Theron toisa Vin et remarqua visiblement sa lèvre ensanglantée. Elle détourna le regard. Les yeux de Theron s'attardèrent sur elle, la balayant de la tête aux pieds. Elle portait une chemise blanche à boutons toute simple ainsi qu'une salopette. Elle n'avait franchement pas grand-chose de séduisant : avec sa maigreur et son visage juvénile, elle ne faisait pas ses seize ans. Mais certains hommes préféraient ce genre de femmes.

Elle envisagea d'utiliser un peu de Porte-chance sur lui, mais il finit par se détourner.

— L'obligateur arrive bientôt, déclara Theron. Tu es prêt ?

Camon roula des yeux et installa sa masse sur la chaise derrière le bureau.

— Tout est parfait. Laisse-moi faire, Theron ! Retourne attendre dans l'autre pièce.

Theron fronça les sourcils, puis pivota sur ses talons et quitta la pièce en marmonnant tout bas.

Vin balaya les lieux du regard, étudiant le décor, les serviteurs, l'atmosphère. Enfin, elle s'approcha du bureau de Camon. Le chef de bande était en train de feuilleter un tas de papiers, cherchant apparemment à décider lesquels poser sur le bureau.

— Camon, dit Vin tout bas, les serviteurs sont trop bien habillés.

Camon fronça les sourcils, puis leva les yeux.

— Qu'est-ce que tu me racontes ?

— Les serviteurs, répéta Vin, chuchotant toujours. Lord Jedue est censé être en bout de course. Il doit lui rester des habits riches datant d'avant, mais il n'aurait pas les moyens de se payer des serviteurs comme ceux-là. Il emploierait des skaa.

Camon lui lança un regard mauvais, mais il hésita. Il existait peu de différences physiques entre les nobles et les skaa. Les serviteurs désignés par Camon étaient toutefois vêtus comme des gens de la basse noblesse – on les autorisait à porter des gilets colorés, et leur posture trahissait une plus grande confiance.

— L'obligateur doit croire que vous êtes presque pauvre, déclara Vin. Remplissez plutôt la pièce de serviteurs skaa.

— Qu'est-ce que tu en sais ? demanda-t-il en braquant sur elle un regard mauvais.

— J'en sais assez.

Elle regretta aussitôt sa réponse, trop rebelle. Camon leva une main chargée de bagues et Vin se prépara à recevoir une autre gifle. Elle ne pouvait plus se permettre d'utiliser son Porte-chance. Mais il lui en restait peu, de toute façon.

Toutefois, Camon ne la gifla pas. Il soupira et lui posa une main grassouillette sur l'épaule.

— Pourquoi faut-il toujours que tu me provoques, Vin ? Tu sais quelles dettes ton frère m'a laissées en partant. Tu te rends bien compte qu'un homme moins clément que moi t'aurait vendue depuis longtemps aux souteneurs ? Ça te plairait, de servir dans le lit d'un noble jusqu'à ce qu'il se lasse de toi et te fasse exécuter ?

Vin baissa les yeux pour regarder ses pieds.

La poigne de Camon se resserra, lui pinçant la peau à la jonction du cou et de l'épaule, et Vin laissa échapper malgré elle un hoquet de douleur. Sa réaction le fit sourire.

— Très franchement, Vin, je ne sais pas pourquoi je te garde, poursuivit-il en serrant davantage. J'aurais dû me débarrasser de toi il y a des mois, quand ton frère m'a trahi. Sans doute que j'ai trop bon cœur.

Il la relâcha enfin, puis lui fit signe d'aller se placer sur le côté, près d'une haute plante d'intérieur. Elle s'exécuta et s'installa de manière à disposer d'une bonne vue de l'ensemble de la pièce. Dès que Camon détourna le regard, elle se frotta l'épaule. *Rien qu'une douleur de plus. La douleur, je peux l'encaisser.*

Camon resta assis immobile quelques instants. Puis, comme elle s'y attendait, il fit signe aux deux « serviteurs » d'approcher.

— Vous deux ! dit-il. Vous portez des habits trop riches. Allez enfiler quelque chose qui vous donne plutôt l'apparence de serviteurs skaa – et ramenez six hommes de plus en revenant.

La pièce se retrouva bientôt remplie selon les suggestions de Vin. L'obligateur arriva peu après.

Vin regarda le prélan Laird entrer dans la pièce, le port hautain. Le crâne rasé comme tous les obligateurs, il portait une robe grise. Les tatouages du Ministère, autour de ses yeux, le désignaient comme prélan, haut fonctionnaire du Canton des Finances du Ministère. Un groupe d'obligateurs de moindre rang lui emboîtait le pas, les yeux cernés de tatouages moins complexes.

Camon se leva à l'entrée du prélan, en signe de respect – que même le plus haut placé des nobles des Grandes Maisons devait témoigner à un obligateur du rang de Laird. Ce dernier ne salua ni ne s'inclina, mais s'avança d'un pas énergique pour s'asseoir sur la chaise placée devant le bureau de Camon. L'un des voleurs incarnant un serviteur s'avança précipitamment pour servir à l'obligateur du vin rafraîchi et des fruits.

Laird choisit un fruit, laissant le serviteur immobile brandir le plateau de nourriture comme s'il faisait partie des meubles.

— Lord Jedue, déclara Laird. Je suis ravi que nous ayons enfin l'occasion de nous rencontrer.

— Moi de même, Monseigneur, répondit Camon.

— Comment se fait-il que vous soyez, une fois de plus, dans l'impossibilité de venir dans les locaux du Canton et me demandiez de vous rendre visite ici ?

— Mes genoux, Monseigneur, répondit Camon. Mes médecins m'ont recommandé de voyager le moins possible.

Et vous aviez de bonnes raisons de craindre qu'on vous attire

dans un bastion du Ministère, songea Vin.

— Je vois, déclara Laird. Un problème de genoux. Un attribut malheureux chez un homme qui fait affaire dans les transports.

— Je ne suis pas obligé d'entreprendre ces voyages, Monseigneur, répondit Camon en baissant la tête. Simplement de les organiser.

Parfait, songea Vin. Faites attention à rester servile, Camon. Il faut que vous paraissiez désespéré.

Vin avait besoin que cette arnaque soit un succès. Camon la menaçait et la battait – mais il la considérait comme son porte-bonheur. Elle ignorait s'il comprenait pourquoi ses plans se déroulaient mieux en sa présence, mais il avait apparemment établi un lien. Ce qui lui donnait de la valeur – et Reen lui avait toujours répété que le moyen le plus sûr de rester en vie dans le monde clandestin consistait à se rendre indispensable.

— Je vois, répéta Laird. Eh bien, je crains que notre entretien ait lieu trop tard pour que je puisse vous examiner. Le Canton des Finances a déjà pris sa décision quant à votre proposition.

— Déjà ? demanda Camon avec une authentique surprise.

— Oui, répliqua Laird, qui n'avait toujours pas congédié le serveur, en buvant une gorgée de vin. Nous avons décidé de ne pas accepter votre contrat.

Camon resta un moment immobile, stupéfait.

— Je suis désolé de l'apprendre, Monseigneur.

Laird est venu te rencontrer, songea Vin. Ça veut dire qu'il est toujours en position de négociateur.

— Oui, poursuivit Camon, qui venait de tirer la même conclusion que Vin. C'est d'autant plus dommage que je m'apprêtais à faire une meilleure offre au Ministère.

Laird haussa un sourcil tatoué.

— Je doute que ça fasse la moindre différence. Un élément du Conseil estime que le Canton serait mieux servi si nous trouvions une maison plus stable pour transporter nos hommes.

— Ce serait une grave erreur, répondit Camon sur un ton mielleux. Soyons francs, Monseigneur. Nous savons tous deux que ce contrat est la dernière chance de la Maison Jedue. À présent que nous avons perdu le contrat de Farwan, nous ne pouvons plus nous permettre de faire circuler nos péniches jusqu'à Luthadel. Sans le patronage du Ministère, ma maison est condamnée sur un plan financier.

— Voilà qui ne contribue guère à me convaincre, milord, répondit l'obligateur.

— Ah non ? demanda Camon. Posez-vous la question suivante, Monseigneur : qui vous servira le mieux ? La maison qui partage son attention entre des dizaines de contrats, ou celle

qui considère le vôtre comme son dernier espoir ? Le Canton des Finances ne trouvera pas plus arrangeant qu'un partenaire désespéré. Si vous choisissez mes bateaux pour transporter vos acolytes en provenance du nord – et mes soldats pour les escorter – vous ne le regretterez pas.

Parfait, songea Vin.

— Je... vois, répondit l'obligateur, à présent troublé.

— Je serais disposé à vous offrir un contrat à long terme, Monseigneur, pour un forfait de cinquante castelles par tête et par voyage. Vos acolytes pourraient emprunter nos bateaux à leur guise, et disposeraient toujours des escortes dont ils auraient besoin.

L'obligateur haussa un sourcil.

— C'est la moitié du tarif de départ.

— Je vous l'ai dit, répondit Camon : nous sommes désespérés. Ma maison a *besoin* de maintenir ses bateaux en circulation. Avec cinquante castelles, nous ne ferons pas de bénéfice, mais ça n'a aucune importance. Lorsque nous disposerons de ce contrat avec le Ministère pour assurer notre stabilité, nous pourrions en trouver d'autres pour remplir nos coffres.

Laird parut songeur. C'était un contrat formidable – qui aurait pu sembler suspect en temps ordinaire. Mais le tableau que brossait Camon créait l'image d'une maison au bord de la faillite financière. L'autre chef de bande, Theron, avait passé cinq années à méditer, comploter et frauder pour préparer ce moment. Le Ministère serait négligent de ne pas réfléchir à cette occasion.

Laird était en train de le comprendre. Le Ministère d'Acier n'était pas seulement l'incarnation de la bureaucratie et de l'autorité juridique dans l'Empire Ultime – il évoquait davantage une maison de l'aristocratie. Plus grande était sa fortune, plus avantageux ses contrats de commerce, plus les différents Cantons du Ministère exerçaient d'influence les uns sur les autres – et sur les nobles.

Toutefois, Laird hésitait encore visiblement. Vin lisait cet éclat dans son regard, cette méfiance qu'elle connaissait bien. Il n'allait pas prendre le contrat.

Maintenant, songea-t-elle, à moi de jouer.

Vin utilisa son Porte-chance sur Laird, hésitante, sans trop savoir ce qu'elle faisait, ni même pourquoi elle en était capable. Pourtant, son toucher était instinctif, affiné par des années de pratique subtile. Elle avait dix ans quand elle avait compris pour la première fois que les autres ne pouvaient pas faire la même chose qu'elle.

Elle exerça une pression contre les émotions de Laird pour les

atténuer. Sa méfiance et sa peur se relâchèrent. Sa docilité s'accrut. Ses inquiétudes s'estompèrent et Vin vit une maîtrise tranquille s'installer dans ses yeux.

Pourtant, Laird paraissait toujours hésiter légèrement. Vin insista. Il pencha la tête, l'air songeur. Il ouvrit la bouche pour parler mais elle pressa de nouveau contre lui, avec l'énergie du désespoir, utilisant sa dernière pincée de Porte-chance.

Il hésita de nouveau.

— Très bien, dit-il enfin. Je vais présenter cette nouvelle proposition au Conseil. Peut-être pourrons-nous parvenir à un accord.